

CHAPITRE 17

ULTIME ULTIMATUM

Que faire après ça ? Après une telle promiscuité, un tel effroi, une telle violence ? Après ce déferlement de « fake news » pour nous humilier toujours plus ? Nous sommes au mois de mai, l'habituelle époque des facultés bloquées, des grèves reconductibles et des marches interminables, le mouvement devrait pouvoir y trouver la perspective d'un regain mais en réalité un ressort s'est cassé. Six mois de mouvement bientôt, beaucoup de lassitude et une « fête » du travail qui a laissé des traces dans les organismes. On met la semaine à s'en remettre, en conséquence de quoi la manifestation du samedi suivant, acte XXV, ne sera qu'un défilé modeste au demeurant sympathique. Un mot d'ordre traînait proposant l'organisation de banquets populaires pour se retrouver, mais aussi drainer le reste de la population au contact des Gilets jaunes. Nous avons voulu tester cette idée lors de notre assemblée régionale quinze jours plus tôt sans y trouver de répondant particulier. Ceux de Pantin sont toutefois sur le coup, proposant cakes et jus de fruit mais surtout table ouverte aux nombreux badauds qui arpentent le canal de l'Ourcq aux premiers beaux jours.

Mais ce 4 mai, c'est surtout « le retour des ronds-points ». Une bonne partie de ceux qui avaient été liquidés par la maréchaussée ont été repris aujourd'hui, un peu partout en France. On y lance des chantiers pharaoniques : des arcs de triomphe, des tours Eiffel... même une Notre-Dame !

Le samedi suivant est à nouveau un acte sans ampleur, et Paris perd alors sa spécificité. La capitale s'insère désormais dans le plan des appels nationaux. Aujourd'hui, c'est Nantes, et un degré de plus est franchi puisqu'un reporter d'images de CNews y terminera la journée avec une forte douleur au bas-ventre consécutive à un tir de LBD. Anonymisés en journalistes indépendants, les envoyés des grandes chaînes en subissent aussi le traitement.

Paris maintiendra désormais le service minimum chaque samedi entre des rendez-vous mensuels annoncés à l'avance comme « nationaux », mais si un acte important est annoncé encore faut-il bien le préparer. Les franciliens s'échauffent dans la perspective de l'acte XXVIII, dans quinze jours. Quelqu'un l'a baptisé « Ultimatum 3 » comme pour lui conférer d'autorité la puissance des deux précédents, mais personne ne semble s'en occuper vraiment. Le lundi suivant, je reçois un appel de Benjamin. Il nous convie Momo et moi à une réunion préparatoire qui doit se tenir mercredi soir dans un petit restaurant vietnamien du neuvième arrondissement. Rendez-vous est pris, il ne faudrait pas manquer ça.

Le soir venu, nous remplissons le restaurant comme un œuf. Le ban et l'arrière-ban de ce qui fait office d'état-major francilien informel du mouvement se tasse dans ce tout petit établissement intégralement privatisé par Benjamin. Les tables ont été disposées en U et le

hasard m'a placé à côté de Priscillia Ludosky, elle-même en face d'Eric Drouet. Jérôme Rodrigues est là évidemment, ainsi que Faouzi et Laëtitia Dewalle. Toutes les grandes gueules du mouvement ou presque ont fait le déplacement, l'équipe d'Opérations spéciales est au grand complet avec l'entourage proche de Drouet. Il y a aussi le très sympathique Jean-Christian Valentin, qui ne se départit jamais de son sourire. Il « réserve » la place de la République chaque samedi en guise de point de repli et organisera bientôt quelques manifestations. Erika est venue, flanquée de Samy que je découvre de loin. Ces deux-là sont inséparables et deviendront bientôt mes plus proches partenaires. On doit être trente-cinq pour une capacité de vingt personnes mais le restaurateur ne se plaint pas puisqu'il fera, grâce à nous, sa meilleure affaire de la semaine.

Sous le prétexte de l'organisation de cet Ultimatum 3, Benjamin réalise enfin son rêve de réunir « tout le monde » dans une même pièce. Depuis la rencontre inaugurale du café Beaumarchais mi-décembre et le chevet de Jérôme fin janvier, un tel regroupement avait été assez largement inenvisageable, et le voici qui se concrétise aujourd'hui sous nos yeux. On fait un point sur les tentatives de récupération subies par les uns et les autres puis on entreprend de parler de l'acte XXVIII. Pour commencer, personne ici n'est en mesure de dire qui a pris l'initiative d'intituler la journée « Ultimatum 3 », mais peu importe. La première question est simple : faut-il ou non déclarer un tracé ? Faouzi y est prêt si le groupe le lui demande, mais il est exténué et commence à douter de l'efficacité du jeu que la préfecture lui fait jouer depuis des mois. Jérôme explique qu'une blessure dans une manifestation déclarée fait l'objet d'une couverture par les assurances, alors que des complications sont à prévoir pour régler ses frais médicaux si le défilé est sauvage. Mais Eric n'en démord pas, il ne faut surtout pas déclarer nous dit-il, les gens ne veulent pas défiler gentiment, ils veulent de l'action, retrouver l'euphorie des grands actes.

Nous avons du mal à lui donner tort sur ce point, et l'on sait que la préfecture nous mènera en bateau quoi qu'il arrive. On se met donc rapidement d'accord pour ne rien déclarer. Mais une fois cela dit, que faire ? Un brainstorming houleux s'engage, où l'on sent affleurer de vieilles rancunes, les restes de mots trop vite prononcés quelques mois plus tôt. Il n'y a dans cette pièce que des fortes têtes. Trente-cinq fortes têtes qui parlent les unes sur les autres. Un semblant de modération s'installe qui permet d'avancer un peu mais on se perd souvent. Finalement, petit miracle, on parvient à se mettre d'accord sur une idée qui plaît à tout le monde, un tour pendable assez bien conçu dans l'esprit de l'acte VI et qui nécessite une confidentialité totale. Tout le monde a pourtant ses habitudes sur Messenger, la boîte aux lettres du « Zucc » comme se fait appeler sur les réseaux sociaux le patron de la maison-mère Facebook. Whatsapp n'échappe pas non plus à la règle et le bon peuple moins retors que ses dirigeants peine encore à se convertir à Telegram ou Signal, applications supposément cryptées même si l'on sait qu'aucune ne l'est parfaitement. On décrète donc un silence total sur les préparatifs. Chacun sait ce qu'il doit faire et personne n'en doit jamais parler ni écrire dessus jusqu'au jour J. On se quitte là-dessus, fiers d'être parvenus à quelque chose. Cet ultimatum-là aura peut-être le retentissement des deux autres ! Le temps d'un dernier godet avec certains d'entre eux et il me faut regagner mes pénates. L'acte suivant est déjà dans trois jours.

Rendez-vous à la Défense, comme point de départ cette fois-ci et non plus d'arrivée, pour un périple à travers les larges avenues de Neuilly direction la butte Montmartre. Faouzi est à la baguette mais la marche est lente, pénible. La foule est le jouet d'une nasse permanente à petite

allure qui tire sur les organismes, particulièrement ceux des policiers qui marchent en tête ou qui nous longent de bout en bout. Il fait chaud, et l'on nous fait dévier par des chemins improbables pour rallonger au maximum le trajet. Au pied des marches qui mènent au Sacré-Cœur, il nous reste une dernière étape de montagne avant le drapeau à damiers mais ça bloque avant l'arrivée. Les policiers refusent de nous laisser monter.

Nous sommes avec Faouzi qui s'échine à trouver une solution. Il n'en peut plus. Il nous dit qu'il ne veut plus rien déclarer, jamais, que si le gouvernement n'autorise pas des manifestations légales il n'aura que du désordre illégal et que ce sera de sa faute. Il mettra bientôt cette menace à exécution, partiellement, passant le relais à Inda Bigot et se réservant quelques grandes dates. À côté de nous, un CRS corpulent est en train de suer comme un taureau. Il marine sous son casque et grogne ostensiblement en regardant sa montre. Il laisse traîner quelques jurons d'une voix de moins en moins basse. Ses collègues essaient de faire bonne figure mais lui n'en a cure. Nous ne sommes pas les seuls à souffrir aujourd'hui, ses collègues et lui ont dû faire la même excursion que nous et s'appêtent à réaliser la même ascension, le tout avec leur paquetage d'une vingtaine de kilos sur les épaules.

Finalement, sans qu'on sache vraiment pourquoi, le rideau s'ouvre et nous voici enfin tous au pied de la basilique. Nous occupons la place ainsi que les grandes marches qui s'étalent devant nous tandis que le soleil commence gentiment à décliner. Avec Momo et quelques autres nous contemplons Paris de cette position privilégiée, sagement assis, heureux de pouvoir donner un peu de répit à nos guiboles après cette journée-marathon. Les CRS reviennent finalement par en bas pour vider la zone que nous quittons en les traversant, non sans leur demander avec le sourire de ne pas maltraiter ceux qui restent derrière nous. On a besoin de toutes les forces pour la semaine prochaine si l'on veut que notre plan réussisse.

Dans les jours qui suivent, la discussion autour de l'organisation du prochain ultimatum ressurgit. L'un d'entre nous, parmi les plus importants, n'a pas bien enregistré, compris ou alors retenu certaines choses. Le débat s'engage alors à nouveau sur messagerie contre toutes les consignes de confidentialité qui avaient été édictées. Dans l'affolement, on demande à Drouet de choisir un lieu dans sa tête et de ne l'annoncer qu'au milieu de la matinée. Mais Éric optera pour une stratégie de leurres, désignant plusieurs cibles potentielles (l'avenue de la Grande Armée, l'avenue Foch, etc.) dans l'objectif de regrouper tout le monde sur les Champs-Élysées. La manœuvre est grossière. Au cours de la matinée, les forces de l'ordre en état d'alerte videront à plusieurs reprises les différents spots précités de tout ce qui ressemble à un manifestant, remplissant comme des œufs les multiples paniers à salades expédiés derechef dans les commissariats disponibles.

J'allais dans cette direction quand on me fait comprendre que ceux qui le peuvent se replient sur République. Jean-Christian avait maintenu sa déclaration « statique », il nous attend avec son sous-marin jaune et son grand sourire qui signifie cette fois : « je vous l'avais bien dit ! ». Tout le monde peste sur l'échec cuisant de cette journée. Des gilets jaunes venus de toute la France sont éparpillés dans Paris faute de direction claire, faute de la capacité de tenir un plan jusqu'au bout. Nous sommes amers. Ça commence à s'accumuler place de la République mais le compte n'y est pas, on a perdu trop de monde en route. Faouzi est hors de lui. À sa suite,

nous prenons part à une sauvage qui s'aventure d'un coup hors de la place en dévalant la rue Meslay, celle justement où j'avais logé le héros du chapitre final de « Vers la révolution ».

On y jubile de ce petit moment de liberté, plus encore lorsque nous bloquons par surprise la rue du faubourg Saint-Martin, mais au moment où notre avant-garde traverse le boulevard Sébastopol, elle est instantanément coupée du reste par une intervention massive de la BRAV, les voltigeurs. Sous notre nez, leurs motos s'engagent à tout berzingue dans le Marais à la poursuite de nos vingt premiers collègues qui avaient eu le temps de passer. Ils vont s'ébrouer dans les rues microscopiques de ce quartier historique hostile aux engins motorisés et s'en sortiront tous sains et saufs. Nous les retrouverons place de la République quelques minutes plus tard, où nous sommes nous aussi revenus penauds et trempés par une pluie battante. Une journée sans intérêt, disons même un vaste gâchis. Cet ultimatum-là sera le dernier de la liste. De toute façon, augmenter le numéro sur l'affiche rendait à chaque fois la contradiction plus saillante, sans compter qu'avec le temps nos forces, soyons clairs, tendent à s'amenuiser.

Cette journée est clairement loupée, et certains n'ont pas été à la hauteur. Ce n'est pas à moi, et pas ici, de dire qui et pourquoi, chacun dispose d'éléments différents dans sa mémoire et lorsque je croise mes notes avec les souvenirs de mes amis je ne sais même plus quoi penser. Le fait est qu'une telle réunion des têtes ne sera plus jamais envisagée. Appelé à commenter l'échec de cette journée dans un live, Wesson Terrien révèle qu'il a participé à la « réunion du resto vietnamien » dont tout le monde parle, confirmant ainsi la rumeur qui circulait sur les réseaux puisqu'un groupe non discipliné de cette taille ne saurait parvenir à tenir sa langue. C'est donc l'heure des règlements de comptes, publics ou sous-jacents, les rancœurs accumulées reprenant fatalement le dessus sur les tentatives des uns et des autres de faire s'accorder tout ce beau monde. Nous y croirons encore un peu, à peine, jusqu'à ne plus y croire du tout.

La veille du jour fatidique, déjà, j'avais été invité à une réunion discrète sans aucune figure. Elle faisait suite à une présentation du « Vrai débat » par ses promoteurs et sera plus tard à l'origine de la création d'un nouveau groupe qui en incorporait certains. J'y avais fait la connaissance d'Hakim Lowe, spécialiste du RIC, et pour la première fois j'ai dû remettre mon téléphone pour qu'il soit confiné avec les autres dans la pièce à-côté. On savait à l'avance que l'acte du lendemain allait échouer et le ton fut très dur, les constats terribles. Le débat démarra par une « purge » verbale qui prit au moins la moitié du temps. Certains en avaient gros sur la patate, contre l'État, contre certaines figures, certains modes d'organisation (ou de non-organisation), contre d'autres gilets jaunes... Quant aux propositions qui parvenaient tout de même à émerger, elles étaient assez largement contradictoires et le ton monta facilement en dépit des efforts méritoires d'Hakim. Décidément, ni les « généraux » ni les « colonels » n'étaient capables de sortir quoi que ce soit d'utile en pareilles circonstances.

Certains d'entre nous ont toutefois convenu de se revoir la semaine suivante, d'une autre manière, pour une réunion plus constructive. Nous verrons bien ce qui en sortira, mais d'ici là, tous aux urnes ! Demain dimanche nous sommes attendus pour savoir si notre président tant honni sortira ou non vainqueur des élections européennes, comme certains sondages ont pu le laisser entendre.

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal